

Déambulations camusiennes

Albert Camus, fils d'Alger de Alain Vircondelet. Fayard, 383 p.

Carole Carpentier

Numéro 235, hiver 2011

Enjeux de la laïcité II : la laïcité au regard du littéraire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62019ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Carpentier, C. (2011). Compte rendu de [Déambulations camusiennes / *Albert Camus, fils d'Alger* de Alain Vircondelet. Fayard, 383 p.] *Spirale*, (235), 48–49.

Déambulations camusiennes

PAR CAROLE CARPENTIER

ALBERT CAMUS, FILS D'ALGER de Alain Vircondelet
Fayard, 383 p.

Le progrès et la grandeur vraie est dans le dialogue à hauteur d'homme et non dans l'évangile, monologué et dicté du haut d'une montagne solitaire.

— Albert Camus

La vérité du récit résiderait dans sa capacité de faire sens. Il s'offrirait ainsi, selon Thierry Hentsch, comme le moyen privilégié de notre rapport au monde. Cette liberté l'éloignerait même, du moins en principe, « *des visées de la religion, de la philosophie et de la science qui, chacune à sa façon, cherchent à s'imposer comme discours de vérité* ».

C'est pourquoi nous souhaitons porter notre regard vers la littérature pour tenter d'y découvrir ce qu'elle permet, à sa façon et avec les moyens qui sont les siens, de comprendre des enjeux de la laïcité qui agitent nos sociétés occidentales en butte à ce que l'on pourrait appeler le retour du religieux.

Dans le sillage de l'anniversaire de sa mort, on a assisté à une déferlante Camus : on n'en finissait plus de s'interroger sur ce que l'écrivain aurait dit ou pensé de notre époque. Difficile d'y échapper quand même un Jean-Paul Sartre, lui rendant hommage à sa mort, écrivait : « *Nous étions brouillés, lui et moi, [...] cela ne m'empêchait pas de penser à lui, de sentir son regard sur le journal qu'il lisait et de me demander : "qu'en dit-il ? Qu'en dit-il en ce moment ?"* »

Albert Camus, mort il y a maintenant cinquante ans, permet-il d'éclairer les enjeux de la laïcité ? Nous en sommes persuadés, mais cette pertinence ne saurait être révélée à travers la biographie récente d'Alain Vircondelet, *Albert Camus, fils d'Alger*, publiée chez Fayard. Au contraire, nous sont venus à l'esprit lors de sa lecture les propos de E.M. Cioran : « *Il est incroyable que la perspective d'avoir un biographe n'ait fait renoncer personne à avoir une vie* ». C'est tout dire !

LA MYTHOLOGIE DE LA TERRE

Vircondelet, originaire d'Algérie comme Camus, avait le projet de raconter la vie de l'écrivain en s'attachant à la terre natale de celui-ci, en examinant la façon dont elle avait non seulement modelé l'homme, mais nourri l'écrivain et son œuvre. Projet fort louable, Camus n'affirmait-il pas qu'il n'avait jamais rien écrit qui ne se rattachât à la terre où il était né ? Divisée en trois parties, « Revenir aux matins du

monde », « Dans les matins du monde » et « Loin des matins du monde », comme autant de mesures du degré de proximité ou de distance de l'écrivain d'avec la terre natale, la biographie de Vircondelet débute à rebours par les derniers mois de la vie d'Albert Camus en Provence où il avait trouvé un « *substitut affectif* » à l'Algérie. Dotée des mêmes attributs que la terre d'origine, selon le biographe, la Provence permet non seulement à l'écrivain de se ressourcer, mais de trouver le lieu même où il reposera après sa mort.

L'Algérie est ici sacralisée. Elle est une « *sorte de terre évangélique par nature* » et en ce sens instille en Camus des « *forces spirituelles et religieuses* ». Elle permettra donc de redonner à l'écrivain la force « *d'avancer autrement sur le chemin de la spiritualité* ». Ainsi, après avoir exploré l'absurde et la révolte, c'est « *presque naturellement que Camus parvient à des retrouvailles avec le sacré* ». C'est bien là ce qui dérange dans l'ouvrage de Vircondelet : cette volonté manifeste de tirer Albert Camus et son œuvre vers le religieux, n'hésitant pas au passage à brosser de l'écrivain l'image d'un christ au moment des débats houleux sur l'avenir de l'Algérie française : « *Les blessures de Camus se rouvrent. Une douleur muette, silence presque mystique du christ en croix devant l'inconséquence de ceux qui ne savent pas.* » Ce n'est pas là la moindre des affirmations de Vircondelet. Ainsi, dans le cadre de ce qu'il est convenu d'appeler la querelle des *Temps Modernes*, Jean-Paul Sartre, évoquant la « *suffisance* » de Camus, son « *immodestie* » également, définirait la psychologie des hommes de l'Algérie. En choisissant d'ironiser sur la « *mesure méditerranéenne* » de l'écrivain, il ne ferait que révéler son ignorance de ce que l'Algérie donne à ses fils, soutient Alain Vircondelet : « *une sensibilité presque féminine, vibrante, qu'une pudeur virile empêche de vivre entièrement* ». La terre d'origine d'Albert Camus, tant réelle que fantasmée, autorise tous les débordements et toutes les interprétations.

L'INCROYANCE

Or Camus se réclame de l'incroyance. Dieu, sous sa plume, est un synonyme du destin et de sa cruauté. Ne fait-il pas dire à Caligula qu'il s'est fait « *destin* », qu'il a pris le « *visage bête et incompréhensible des Dieux* » ? N'écrit-il pas, dans la seconde des *Lettres à un ami allemand*, que l'homme est « *cette force qui finit toujours par balancer les tyrans et les dieux. Il est la force de l'évidence* » ; et dans la troisième et avant-dernière lettre, que l'Europe est pour les Français cette « *terre de l'esprit où*

depuis vingt siècles se poursuit la plus étonnante aventure de l'esprit humain [...] cette arène privilégiée où la lutte de l'homme d'Occident contre le monde, contre les dieux [...] atteint son moment le plus bouleversé » ? N'affirme-t-il pas encore que la tradition chrétienne n'est qu'une de celles qui ont façonné l'Europe et qu'il n'a pas la qualité de la défendre « puisqu'il y faudrait le goût et la pente d'un cœur abandonné à Dieu. Vous savez qu'il n'en est rien pour moi » ? Pourtant, tout ceci s'estompe dans les brumes d'une Algérie qui a donné à Camus le goût du sacré et du rituel, selon Vircondelet, car elle « fait de ses fils des êtres attachés à la lumière, des chercheurs d'absolu. Ses paysages favorisent une forme de sainteté ». Ce fils d'Algérie serait donc à même de reconnaître en cet autre fils d'Algérie, Albert Camus, ce qui ne se donne ni à lire ni à entendre de façon évidente dans l'œuvre ? Il est permis d'en douter.

L'ÉDUCATION

Albert Camus, tout au long de sa vie, a été fidèle à lui-même et à ceux auxquels il se sentait redevable, au premier chef Louis Germain, son instituteur à Alger. Si Alain Vircondelet reconnaît l'influence considérable de Germain sur Camus — qui, dans une lettre datée du 19 novembre 1957 et figurant en annexe du *Premier Homme*, lui écrivait que sa première pensée, après sa mère, avait été pour lui ; que, sans lui, « rien de tout cela », allusion au prix Nobel, ne serait arrivé —, il passe cependant sous silence les convictions laïques du maître, pourtant clairement affichées dans une lettre à son ancien élève. En effet, en avril 1959, Germain rappelle qu'en tant qu'instituteur laïque il s'est toujours efforcé de respecter le droit de l'enfant de chercher sa vérité. Lorsqu'il parlait de Dieu (il souligne que c'était dans le programme), il disait que certains y croyaient, d'autres non. De même au chapitre des religions : « je me bornais à indiquer celles qui existaient, auxquelles appartenaient ceux à qui cela plaisait. Pour être vrai, j'ajoutais qu'il y avait des personnes ne pratiquant aucune religion. » Il s'indigne d'ailleurs d'apprendre qu'une centaine de classes fonctionnent sous le crucifix accroché au mur, y voyant un « abominable attentat contre la conscience des enfants ».

Une dizaine d'années auparavant, le 27 mars 1945, Albert Camus écrivait un éditorial dans *Combat* qui s'ouvrait sur cette phrase : « Il est très fâcheux et un peu ridicule d'être obligé, aujourd'hui, de se prononcer sur le problème de la laïcité. » Les militants catholiques, puisque c'est d'eux qu'il s'agit, ont oublié, poursuit-il, qu'un grand nombre de Français « voient dans la laïcité la garantie la plus certaine de la liberté des consciences ». À cet égard, puisque l'enseignement est le fait de l'État, ce dernier ne peut « enseigner que des vérités reconnues de tous ». De plus, l'école laïque est le lieu où la rencontre et le dialogue entre chrétiens et incroyants est possible. Cet éditorial est la seule intervention connue de Camus concernant la question stricte de la laïcité. Cependant, l'ensemble de l'œuvre porte les marques de cette nécessaire liberté, cette nécessaire vérité qui ne peuvent fleurir au sein des idéologies quelles qu'elles soient. Rappelons-nous ces propos de Camus à l'effet que l'homme n'a pas besoin d'espérance mais de vérité.

LES SIGNES RELIGIEUX

À la lumière de ce qui précède, il est difficile de ne pas supputer ce qu'Albert Camus aurait pensé de la prolifération des signes religieux dans l'espace civique. Le grinçant narrateur de *La chute*, imaginant tout le monde se mettant à table, affichant son identité sur une carte de visite, s'exclamait : « Ce serait l'enfer ! Oui l'enfer doit être ainsi : des rues à enseignes et pas moyen de s'expliquer. On est classé une fois pour toutes. » Les signes religieux sont assimilables à ces cartes de visite évoquées par Jean-Baptiste Clamence : ils opèrent comme autant de barrières entre les individus et ne favorisent pas la rencontre et le dialogue nécessaires pour vivre ensemble. À cet égard, dans *Le premier homme*, le narrateur, aux antipodes pourtant de Clamence, évoquant cette Algérie qui l'habite, l'a toujours habité et dont il qualifie le peuple tout à la fois d'attirant et d'inquiétant, de proche et séparé, constate que malgré le coudoisement quotidien, la camaraderie et l'amitié parfois naissante, « le soir venu, ils se retiraient dans leurs maisons inconnues où l'on ne pénétrait jamais ou, si on les voyait dans la rue, on ne savait pas qui elles étaient, avec leur voile à mi-visage et leurs beaux yeux sensuels et doux au-dessus du linge blanc ». Ainsi, le voile apparaît comme une barrière tout aussi infranchissable que le seuil de ces maisons et s'érige entre les communautés.

DE LITTÉRATURE ET D'INCERTITUDE

À certains égards, le monde s'est considérablement transformé au cours des cinquante dernières années ; à d'autres, cependant, il n'a pas évolué, ou si peu. La lecture du « Siècle de la peur », dans *Ni victimes ni bourreaux*, permet d'en faire le triste constat. Il serait présomptueux de déclarer savoir ce que Camus aurait dit des questions qui nous agitent et que l'on croyait à tort réglées (comme lui-même en son temps, si l'on considère son éditorial de 1945 sur la laïcité). Cela étant, il nous plaît de croire, car cela transpire dans l'ensemble de son œuvre, que les grandes valeurs humanistes doivent transcender les croyances et les intérêts particuliers et communautaires et ne peuvent survivre que dans un espace de liberté.

L'incertitude qui caractérise le récit, rappelait Thierry Hentsch, ouvre à sa lecture : « L'interprétation vaut par l'ébullition [...] qu'elle déclenche, par le pouvoir de révélation qu'elle exerce ou par l'émoi qu'elle jette sur autrui : quelque chose s'éclaire qui jusqu'alors était dans l'ombre ; quelque chose s'assombrit ou se nuance de ce qui paraissait sans nuage. Rien de moins, rien de plus. » Ultimement, la littérature nous renvoie à nous-mêmes, à nos propres interrogations. Elle dérange et ré-arrange notre rapport au monde. C'est peut-être là ce qu'elle fait en toute vérité. Marcel Proust aimait à croire que l'ouvrage d'un écrivain n'était qu'une sorte d'instrument optique qu'il offrait au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que, sans ce livre, il n'aurait peut-être vu en lui-même. En ce sens, l'œuvre d'Albert Camus transcende son époque et éclaire le lecteur d'aujourd'hui sur ce qu'il est et sur son rapport au monde dans lequel il évolue. Rien de moins, rien de plus. ⊥